

# NARCISSE PARLE

VOICI donc quelques feuillets supplémentaires, datés de 1939 à 1942 (1), de ce fameux *Journal* qu'André Gide eut la constance de tenir depuis un demi-siècle et où beaucoup veulent voir à la fois le meilleur de son œuvre et l'un des témoignages les plus décisifs, avec les *Essais* de Montaigne et les *Confessions* de Rousseau, qu'un homme ait apporté sur l'homme.

Le mot d'*essai* d'ailleurs est celui qui me paraît convenir le plus exactement à ces pages nouvelles, pourvu qu'on oublie le sens dérivé auquel on l'a finalement restreint pour le rendre à son emploi original : ce qu'André Gide appelle « tenir son journal » est en réalité un moyen, lorsqu'il n'est attelé à aucun ouvrage précis et que son esprit risque de flotter dans l'indéterminé, d'« essayer », chaque jour ou presque, le bon fonctionnement de son écriture, d'« essayer » les thèmes qu'il pousse chacun dans leur propre sens, aussi loin qu'ils veulent bien aller, sans se soucier de leur imposer convergence ou conciliation, d'« essayer » enfin la langue française, qu'il traite comme un bon gymnaste son corps, l'obligeant à forcer sur tous ses muscles et sur toutes ses jointures pour lui faire rendre tout ce qu'elle est capable de rendre, sans la brutaliser ni la déchirer, et donnant le sentiment d'un continuuel bien écrire qu'il n'est pas celui pourtant des grammairiens et des puristes.

Mais, surtout, ce mot d'*essai* nous indique dans quelles limites nous devons imposer à notre jugement de ce tenir, si nous voulons qu'il demeure équitable. André Gide revient lui-même à plusieurs reprises sur le caractère forcément lacunaire de ces notes, qui ne prétendent pas aborder tous les aspects d'une question ni enregistrer tous les mouvements de sa pensée, mais seulement attraper, au passage, ce qui se présente à portée de son esprit lorsqu'il éprouve ce besoin impérieux d'écrire, sans trop savoir au juste quoi, qui est la marque du pur écrivain. C'est que l'écrivain, chaque jour, fait faire ses gammes et qu'on travestit, par trop de zèle, la réalité des choses, lorsqu'on veut absolument « trouver du profond » sous le moindre mot et la moindre inflexion. Tous les écrivains ne sont pas, comme trop de critiques tentent de le faire croire aux lecteurs, des oracles ou des prophètes parlant sous la pression d'un « message » urgent à délivrer. Ce sont aussi des gens

qui ont un métier. Un désir impérieux, il est vrai, les aiguillonne, mais c'est le désir d'écrire, tout simplement, et c'est souvent pour le plaisir de se sentir écrire qu'ils partent à la recherche de ce qu'ils vont bien pouvoir dire. Que de fois, dans ce *Journal*, on a le sentiment d'entendre Gide siffler les premières mesures d'un air dont il ignore encore les paroles. Il y a chez lui un musicien et un écrivain tout ensemble. Mais c'est le musicien qui mène la danse et appelle l'écrivain à la rescousse, secrètement désolé peut-être que les mots aient un sens.

Mais quelle satisfaction aussi, quelle joie, pour lui-même et pour le lecteur, lorsque, après quelques phrases où la ritournelle souvent tournée à vide, il rencontre un de ces bonheurs d'expression qu'il sollicite avec tant de diérèse et tant de naturel ! Sa prose ne prétend pas, comme celle de Valéry, faire la preuve à tout coup de son infailibilité. Elle cherche, elle hésite, elle tâtonne, elle « essaye », elle sait se faire une grâce et une humanité de ces hésitations et de ces essais, jamais elle ne revient sur ses pas pour effacer la trace de ses divagations, elle nous entraîne avec elle, nous développe, nous implique dans sa marche ondoyante vers une de ces formules parfaites qui ne retiennent rien de l'effort, mais respirent le bonheur.

Que de plaisirs précieux une telle complicité sait offrir aux lecteurs ! Mais je me demande si tous sauront s'y plaire également et s'il ne faut pas, pour en jouir, se sentir soi-même un peu écrivain. Pour ma part, ce que je goûte dans ce genre d'ouvrages, c'est avant tout qu'ils me donnent envie d'écrire et, s'il se pouvait, de bien écrire. Il est des auteurs, même admirables, qui n'éveilleront jamais ce désir : tout le plaisir qu'on prend avec eux, tient au beau massacre qu'ils savent faire de la langue. Avec Gide, au contraire, c'est comme de déjeuner en compagnie d'un gourmet : il donne de l'appétit rien qu'à le voir manger. Il nous fait sentir le prix d'un mot bien choisi et bien placé, le poids d'une syllabe, l'éloquence d'un silence. Et, surtout, il sait faire régner partout cette vertu si rare aujourd'hui : l'aménité. Son propos peut être le plus âpre et le plus déchirant, rien ne fera se départir sa phrase de sa douceur liée et de

son euphonie, ni n'obscurcira cette lumière qui la dessine et la dore comme un vaisseau sortant du port. Le grand secret d'André Gide, qui fut aussi celui de quelques écrivains français des siècles classiques et de presque tous les écrivains anciens, c'est que chez lui l'intelligence se trouve avoir la partie liée avec la sensualité : de là vient qu'elle séduise avec tant de puissance ou irrite si vicieusement.

Ce *Journal* est celui d'un écrivain qui n'est jamais mieux inspiré que lorsqu'il parle de son métier, non d'un prophète, encore une fois, ni

trouver non tant l'audace que les ornements de son esprit. C'est là sa probité et c'est aussi sa limite : il n'accepte pas que l'imagination puisse participer et souffrir avec toute l'intensité de la vie réelle et accorde à l'homme qui ose de fier à elle comme un don de seconde vue et de seconde vie. Qu'y faire ? On ne change pas sa nature.

Or, la nature d'André Gide, voilà ce qui nous intéresse par dessus tout, — et en particulier ce très complexe mélange d'effort sur soi et de licence qui est sa marque propre et dont il a dans son œuvre « exploité » si l'on ose dire, — à tour l'une et l'autre direction sans jamais rompre avec aucune, sentant bien que de cette contradiction vivait et s'accroissait son génie. Si ce *Journal* représente bien, au sens plein du terme, ses *essais*, c'est d'abord et surtout parce qu'on le voit, avec une inlassable patience et jusque dans un âge avancé, s'y « essayer » continuellement lui-même. Les efforts de ce vieillard pour lutter encore, pour se réformer, pour exiger davantage de son corps et de son cœur, pour s'éprouver, confèrent à ces pages une émouvante et involontaire jeunesse. Qu'il puisse parfois, au bout de la route, apercevoir l'ombre de la mort, ne lui décolore pas la vie. Il le répète souvent lui-même : ce n'est que la comédie de la vieillesse qu'il joue. Et lorsque, parfois en quelque instant privilégié, il oublie complètement son rôle pour ne plus écouter que le bondissement de son être, toujours pareil, toujours jeune, toujours naïvement et comme innocemment désireux, alors ses phrases se nouent et s'enlacent ainsi qu'un plus beau jour pour retenir un moment de plus dans leur ronde l'apparition radieuse de la lumière ou le muet délire d'une nuit d'été. Ne le rendons pas à toute force plus pathétique qu'il ne se sent lui-même : c'est en de pareils moments qu'il se retrouve tout entier. Comme ce cœur s'est embarrassé de soucis étrangers dont il voulait se faire des devoirs ! Comme il était peu fait pour souffrir et pour se mortifier ! Ou un peu de terre visité du soleil et des étoiles suffit à l'isolement et à la jubilation de l'homme ! Que les désastres de la France sont loin ! Et comme l'instinct, d'un bond merveilleux, sait voler jusqu'au sein de l'éternité !

(1) Gallimard, éd.

par Auguste ANGLÈS

d'un militant syndicaliste, ni d'un officier de chars d'assaut : de bien se persuader de cette évidence évitera de faire trop grise mine aux pages apparemment les plus actuelles, celles qui ont trait à la défaite de 1940 et à ce qui en est résulté. Non, vraiment, le rappel, en appendice, des polémiques suscitées à Alger, et jusqu'au sein de l'Assemblée consultative, par la publication en revue de remarques qui parurent alors intempestives, n'arrive plus à nous émouvoir. Si la relecture de ces notes, prises au jour le jour, se révèle assez décevante, ce n'est pas qu'elles reflètent, au début, les hésitations qu'il aurait été si facile à l'auteur de faire disparaître pour se donner après coup les apparences et les mérites de l'infailibilité, c'est bien plutôt qu'elles révèlent chez lui une incapacité profonde à prendre vraiment toutes les mesures du désastre. Ce qui désoriente un esprit de sa sorte dans un événement de cet ordre et de cette ampleur, c'est, il me semble du moins, sa terrifiante simplicité : plus de nuances à distinguer, plus de biais favorables, plus d'articulations ni de fissures où puisse s'appliquer la pointe de l'intelligence ; il faut assumer ou dominer. Mais ce qui gêne par dessus tout André Gide, c'est le caractère abstrait, général, lointain, que revêt pour lui ce désastre. Comme il le confesse lui-même, il n'en a perçu que les échos, il ne l'a connu que par personnes interposées. Et comme il a horreur à juste titre, de suppléer à l'expérience par des lieux communs oratoires ou moralisateurs, comme, d'autre part, il n'est pour lui d'expérience que personnelle et singulière et que tout ce qui est collectif lui demeure étranger, il se rabat sur des considérations où trop souvent on le voit re-